

VI – L'autre facette du pays

Oui, j'ai plutôt bien dormi. Malgré quelques bruits parasites et inhabituels, je me suis bien reposé, sans vraiment tenir une grande forme. Le coq du voisin fait son travail vaillamment et chante depuis quatre heures du matin environ.

En attendant Saïd qui doit passer me prendre en voiture, j'observe, sur le bord de la route, la conduite des chauffeurs.

Très peu de femmes au volant.

Le parc automobile se compose d'autant de vieilles carrosseries (*Quatre L, Deux chevaux, Quatre cent trois*), que de véhicules neufs et hauts de gamme (de la *Citroën C5* à l'*Audi A4*, en passant par les nombreux *4x4*) qui se disputent la route, dans un concert de klaxon, sans animosité aucune.

Sourire et bienveillance s'affichent sur tous les visages, dans une apparente politesse qui permet de n'avoir pratiquement aucun accrochage, aussi incroyable que cela puisse paraître.

Pourtant, paradoxalement, aucune priorité n'est respectée. C'est à celui qui est le plus pressé de se frayer un passage, en force, en s'aventurant dans la file qu'il convoite, à la vitesse nécessaire à son déplacement. Personne n'en veut à personne. Il ne semble y avoir ni réglementation, ni politesse, mais aucune agressivité.

Tout fonctionne au millimètre, autant pour les véhicules que pour les passants (à condition d'avoir la main sur le klaxon).

Une ruelle pentue débouche juste devant moi. Elle se termine par des grilles d'évacuation des eaux de pluie, à l'intersection de la chaussée principale. Je remarque qu'il manque au sol la moitié des grilles, ce qui constitue un grand danger, tant pour les passants que pour les véhicules. Bizarrement, ni les uns, ni les autres ne s'en soucient.

Tout fonctionne comme par miracle, mais cela fonctionne !

Notre visite du jour nous emmène à Ambohimanga, où se trouve le château des collines bleues.



Un endroit aride, comme le reste de Tana où les Seigneurs du dix-huitième et dix-neuvième siècle ont bâti leur château.

La visite est brève, mais instructive. Ces rois, qui étaient douze, avaient chacun leur résidence sur les hauteurs des collines et régnaient sur les environs de Tananarive.

J'écoute, j'essaie de comprendre, de retenir sans vraiment prendre de notes.



Le château que je visite est accessible par un grand escalier sur lequel attendent deux mendiants, l'un assis sur les marches, avec un accordéon diatonique, et l'autre allongé par terre, à la main un chapeau tendu vers les touristes. Lorsque nous passons à proximité, l'accordéoniste joue, je veux dire qu'il tire et pousse sur son instrument en appuyant sur trois notes : do-fa-sol, fa-sol-do, do-fa-sol, fa-sol-do, do-fa-s... et les notes s'arrêtent dès que nous sommes passés (La musique n'a pas duré trente secondes).

Le château possédait une piscine privée pour le roi. Et comme le bâtiment se trouve au plus haut sommet de la colline, le contenu de la

piscine était alimenté par des jeunes *filles-vierges-qui-avaient-toujours-leurs-deux-parents*. Lorsque je m'interroge sur la signification de cette expression, mon guide m'informe que c'était une assurance de la virginité de ces jeunes femmes. Celles-ci ramenaient toute la journée, depuis le bas de la colline, des jarres remplies d'eau, dans un va et vient continu, afin d'alimenter la piscine.



Le roi possédait douze femmes (sans doute une pour chaque mois de l'année), mais seule la favorite habitait au château. Les autres vivaient loin de la colline et étaient visitées par le roi régulièrement.

Notre guide nous explique que ce château était habité à l'époque, alternativement par un roi, ou une reine (jamais en même temps). Ceux-ci étaient particulièrement méfiants et imposaient une surveillance rigoureuse à leur entourage et leurs visiteurs. Ainsi, une des reines avait fait fabriquer un secrétaire agrémenté de nombreux petits miroirs, afin de pouvoir surveiller en permanence les gestes de ses servantes, qui lui préparaient à boire ou à manger, de peur de se faire empoisonner.

Le roi, quant à lui, s'enfermait souvent dans sa chambre où les invités devaient rentrer du pied droit et ressortir du pied gauche, en reculant, car il ne fallait pas tourner le dos au roi. Le guide entre bien du pied droit, m'invite à en faire autant, en me précisant (sans doute par mesure de sécurité) qu'on n'est pas obligé de ressortir en



reculant. Arrivé à l'intérieur, on devait rester courbé un certain temps. Le roi attendait dans son lit, qui se trouvait à deux mètres de hauteur, dans la pénombre. Cela lui donnait de la grandeur, de la prestance, et lui permettait d'observer le visiteur, sans que celui-ci puisse le voir. Lorsqu'il était sûr de l'intégrité de l'étranger. Il lançait un petit caillou à sa femme, qui se trouvait près du visiteur. Ce signal était l'accord du roi. C'est alors que son épouse donnait à l'étranger la marche à suivre pour se déplacer dans la pièce.

Mon esprit s'illumine, je tente de rassembler les morceaux, et je commence à comprendre. Je me dis que cette tradition de méfiance, de suspicion, d'arnaque et de malhonnêteté se perpétue aujourd'hui dans la grande ville de Tananarive. Je continue à espérer qu'il n'en

est pas de même dans tout le pays et qu'il peut exister des exceptions parmi certains individus...

Ce n'est pas que Madagascar soit un pays plus dangereux qu'un autre (quoique), mais les efforts à faire pour vivre ainsi, en permanence, dans la crainte, la méfiance et la suspicion, rendent les journées moralement épuisantes.

Sur le chemin du retour, me voyant fouiller dans mon sac, Saïd me rappelle de bien ranger mon appareil photo à l'abri des regards. (Ce que j'avais déjà fait sans attendre ses conseils).

En traversant la capitale, nous apercevons de nombreux militaires qui attendent dans des camions. En effet, ils se préparent à intervenir face à une émeute qui couve. Toujours des problèmes de politique et de prise de pouvoir.

Ah, mais notre chauffeur disait donc vrai l'autre soir, lorsqu'il nous exposait des problèmes d'insécurité, en fin de soirée. Je pensais qu'il inventait cette histoire pour ne pas nous conduire en boîte et rentrer plus tôt. Mais non, je me souviens maintenant, il n'a jamais dit qu'il voulait rentrer. Il a juste fait savoir que nous devons rester groupés et nous déplacer en un seul convoi. Ou rentrer, ou continuer la soirée, mais ensemble.

Saïd me confirme que ces chauffeurs sont préparés à l'accueil et l'accompagnement des touristes. Ils sont formés et informés, afin d'assurer la sécurité des clients qu'ils transportent.

En ville, c'est la police qui fait la circulation. Saïd me dit que les feux tricolores ne fonctionnent plus parce qu'on a volé les systèmes de commande électronique, au pied des carrefours.

Lorsqu'il me dépose en fin d'après-midi, à notre point de séparation, il m'apprend, d'un ton laconique, que les grilles que j'avais observées manquantes le matin au bord de la chaussée avaient tout simplement été volées...

C'est en discutant avec ma famille d'accueil que j'en apprend encore et encore.

J'apprends que les militaires amenés en renfort dans la capitale sont volontairement mis en évidence. A la fois pour dissuader le moindre mouvement de contestation, mais surtout pour montrer à tout le monde (la population Malgache, la communauté internationale) que les manifestants ne sont que des causeurs de troubles, désireux d'empêcher le bon fonctionnement de l'administration en place.



Toujours une espèce de fatalité omniprésente, et à la fois un espoir bien présent que les choses évoluent, que le monde change. En créole, on dirait : "*N'aura un jour y appelle demain* " C'est-à-dire que rien n'est immuable, que... la roue tourne !

Tananarive, la capitale grouillante, bouillonnante, devient difficilement gérable. Le nombre de petits marchands s'accroît chaque jour. La population augmente en permanence. La pauvreté entraîne l'insécurité, et la corruption ne permet plus l'application des lois